

Extrait de texte
Les riches heures du groupe Medvedkine, (Besançon-Sochaux, 1967-1974)
par Bruno Muel

La fin de la grève

Comme toujours, victoire et défaite. Ils avaient tenu bon mais rien ne pourra empêcher la direction de la Rhodia de fermer le site de Besançon quelques années plus tard. Un point nous concerne particulièrement : lors des négociations devant aboutir à la reprise du travail, les grévistes présentèrent aux patrons une revendication inédite qui les étonna beaucoup. Ils demandaient le droit de filmer eux-mêmes, ou de faire filmer par un de leurs amis cinéastes, leurs postes de travail. Ils disaient : vous prenez le droit de réaliser des films industriels techniques ou de promotion en nous filmant sans nous demander notre avis. Vous donnez une image de notre travail qui est la vôtre, quoi de plus normal que nous puissions présenter notre version qui est différente. Bien entendu les patrons refuseront cette demande en se réfugiant derrière le secret industriel.

Quelques jours après mon retour au début de 1968 (j'étais parti tourner en Afrique, il y a donc un trou dans mon témoignage qui correspond au tournage principal du film sur la grève), Chris Marker et Mario Marret, les deux réalisateurs, un tandem un peu trop explosif pour que leur collaboration survive, me demandèrent d'aller prendre quelques images de l'usine au travail et de mon ami Yoyo à son poste. Ils étaient au montage, ces images leur manquaient et l'opérateur Pierre Lhomme était indisponible. Je suis arrivé par une soirée glacée en compagnie de René Vautier (le cinéaste de la guerre d'Algérie et l'inventeur des cinébus devait bien se retrouver un jour ou l'autre mêlé à notre projet) devant la porte de l'usine gardée par un groupe renforcé de vigiles. La grève venait de prendre fin. Yoyo et une dizaine de ses compagnons de chaîne arrivèrent alors en tenue de travail, entreprirent les vigiles qui n'y comprenaient rien et c'est ainsi que, profitant de la confusion, nous sommes entrés dans l'usine

encadrés par une petite troupe de malabars sans même avoir été repérés. Dans l'humidité et l'intense chaleur de l'atelier, dont les agents de maîtrise avaient mystérieusement disparu, Yoyo nous conduisit jusqu'à son poste et se mit au travail.

La projection

A bientôt j'espère a été programmé à l'ORTF fin février 1968 dans le cadre d'une émission produite par Harris et de Sédouy. Emmanuel d'Astier de la Vigerie, qui avait gardé un créneau de libre parole, avait aussi évoqué ce qui se passait à la Rhodia. La télévision en ces années-là était traversée par des courants contraires comme l'a démontré l'épuration d'après 68. *A bientôt j'espère* a d'autre part été projeté en avant-première devant un public de Besançon essentiellement composé d'anciens grévistes. Evidemment apprécié, il n'en a pas moins vigoureusement été remis en cause. Ils parlèrent de « romantisme » et, plus fort, d'un regard d'« ethnologue » ou d'« entomologiste ». La scène m'a souvent été rapportée par Pol Cèbe et par d'autres témoins. C'est là que Chris, prenant les critiques au mot, leur a répondu qu'il savait d'avance les limitations et les éléments d'échec en entreprenant ce film avec Mario Marret et que c'est bien pourquoi nous avions commencé à mettre entre les mains de jeunes militants des caméras et des magnétophones parce que « évidemment, on ne peut exprimer réellement que ce qu'on vit ». J'ai sous les yeux le relevé d'un passage du long et souvent confus enregistrement de cette discussion. C'est là que Chris fit allusion aux difficultés d'aller filmer les pingouins, ce qui peut paraître déplacé et est incompréhensible à qui ne connaît pas l'histoire de Mario Marret. Après la guerre, il était parti comme radio en Antarctique et, pendant l'interminable hivernage, le cinéaste de l'expédition était mort. Mario avait démonté et remonté la caméra puis appris seul à s'en servir pour faire un film sur les pingouins qui devait par la suite recevoir un prix au festival de Cannes ! L'expérience des groupes Medvedkine étaient